

# TANCREDE DE ROHAN

## I

### LA PLUME ROUGE

La ville d'Utrecht s'éveillait. Ses carillons nombreux sonnaient par les airs leurs gammes stridentes et mélancoliques. Chaque horloge d'église, après avoir chanté son aubade matinale, poursuivait encore un aigre bourdonnement dans son orgue de pierre, quand le mercier Potnick sortit pour ouvrir lui-même les volets de sa maison, situés non loin de la cathédrale.

Maître Walthaer Potnick contempla quelques secondes avec satisfaction la longue file de fabriques jaunes et rouges qui se mirait coquettement dans le canal, et au milieu desquelles sa propre façade brillait d'un lustre tout particulier. Il enleva prestement les volets ; puis, les ayant reportés dans son logis, il s'assit sur le banc de pierre placé devant sa boutique. Tirant alors de son pourpoint de camelot brun une assez belle pipe de Gouda, il se mit à fumer d'un air rérieux et méditatif.

Ces nuages bleuâtres, qui offrent à la rêverie du poète des contours et des images indicibles avant de se perdre dans la teinte grise de l'air, récréaient sans doute l'honnête artisan : car il suivait de l'œil les moindres bouffées de sa pipe avec une délectation sans égale. Vainement un vent assez froid, sorti du canal comme pour contrarier les énormes boucles de sa perruque, lui disputait à plaisir ces légères ondulations ; il ressemblait, par son flegme stoïque, à l'un des anciens philosophes, sur le front desquels la tempête elle-même n'amènerait aucune ride. La tête chaudement couverte d'un bonnet de velours roux à fourrure, les pieds solidement chaussés de lourdes bottines de cuir, maître Potnick, par son seul équipement, semblait inviter les chalands d'Utrecht à se fournir chez lui de bonne et robuste marchandise. Au-dessus de lui se balançait agréablement son enseigne de bois doré :

#### WALTHAER POTNICK

*Mercier-costumer*

#### A LA PLUME ROUGE.

Abritée par une longue allée d'arbres, comme les autres maisons de ce quai, la demeure du mercier hollandais attirait bien vite l'attention par son seul bariolage d'étoffes. A travers le vitrage en mailles de plomb que sa servante Gudule avait pour principe de nettoyer au moins deux fois par jour, on entrevoyait une foule compacte de pourpoints, de rubans, de masques, de chapeaux, les uns pendus au mur comme des trophées grotesques, d'autres habilement disposés sur des mannequins à visages peinturlurés. Lorsque les trois fenêtres de la spacieuse boutique étaient ouvertes, et que le jour distribuait d'inégales clartés dans son renfoncement profond, on eût dit, en passant, d'une véritable assemblée, d'un bal ou d'un *gast* (1), auquel maître Potnick eût prêtés sa maison, malgré son aversion marquée pour les galas et les fêtes. Maître Potnick était, en effet, l'homme le plus paisible et le plus silencieux de toute la ville d'Utrecht. Non-seulement il n'y avait rien de plus opposé à son humeur que le bruit, mais il se fût cru certainement perdu de réputation parmi tous les merciers et les échevins d'Utrecht, s'il ne se fût levé avec l'aurore et couché avec les premiers cris des *Klapermans* (2), c'est-à-dire à neuf heures du soir. Soit modeste, soit amour du repos, il avait refusé constamment de prendre part aux affaires publiques, bien que sa seule position de trafiquant en gros eût pu le faire, un jour, député aux assemblées des états.

Accoutumé à recevoir chez lui des étudiants, des seigneurs, des citadins, tout un monde composé d'éléments divers et dignes, au moins, d'occuper l'attention d'un philosophe, maître

Potnick, au lieu de jaser avec eux comme beaucoup de ses confrères, se renfermait dans une taciturnité obséquieuse ; il semblait qu'il eût peur de mal parler. Sa seule débauche consistait dans le voyage de Leyde, qu'il faisait tous les ans pour y voir les deux foires libres de cette ville, acheter des objets relatifs à son négoce et se livrer au tir de l'arquebuse sur la place des *Doelen*, avec les bourgeois. De mémoire d'homme, on ne l'avait vu au cabaret, contre l'habitude de ses dignes compatriotes, qui boivent, on le sait, à toute occasion, aux mariages, à la naissance, aux décès. Ménager pour lui jusqu'à l'extrême, il déployait une telle ardeur d'acquiescer, que, sans Hélène, sa fille, et son neveu Charles, tous deux soumis à son exacte surveillance, on se fût demandé pourquoi le bonhomme se donnait tant de mal et bravait de si bon cœur la fatigue.

Ce jour-là, il était à peine six heures du matin, et il s'était levé avant Gudule. Le contentement paisible qui brillait sur tous ses traits s'accroissait de l'orgueil intérieur qu'éprouvait maître Potnick de s'être levé le premier de sa maison, et peut-être de toute la ville. Aucune silhouette de passant ne se dessinait encore dans le brouillard du matin, aucun chariot n'ébranlait encore les dalles du quai. Maître Potnick jeta au vent les cendres de sa pipe ; puis, après l'avoir nettoyée scrupuleusement, il se disposait à la replacer dans son étui de cuir, lorsqu'il crut apercevoir un homme qui se tenait debout de l'autre côté du canal, en face de lui, et regardait sa maison d'un air passablement curieux... Un large feutre cachait à demi ses traits, et il tenait son manteau à la hauteur de son nez.

— Encore ce maudit homme qui m'a suivi hier à la promenade avec Charles et ma fille, murmura le mercier, et dont je n'ai pu voir le visage, grâce à son manteau. Il rôdait autour de ma porte l'autre semaine... A qui en veut-il ? Je l'ignore. En attendant, je vais donner l'ordre à Gudule de faire bonne garde. Sotte police ! ajouta Potnick en frappant du pied, mouvement qui fit tomber sa pipe à terre.

— Voilà un beau chef-d'œuvre ! s'écria derrière lui la vieille Gudule en s'appuyant d'un air consterné sur le balai. Une pipe que maître Jacob Renetz, l'orfèvre, avait apportée lui-même de Gouda à son cher voisin maître Potnick. Elle représentait un comte de Hollande sur son cheval.

— Gudule, dit le mercier sans se mettre seulement en peine de ramasser les éclats de sa pipe, qui jonchaient encore son perron à rampe de fer, sais-tu quel est cet homme qui espionne ainsi ma façade et mon enseigne depuis huit jours ? Il marche en ce moment d'un pas agité vers une autre rue... Je le soupçonne fort de vouloir s'introduire chez moi, et c'est toi que je charge...

— J'en ai assez, maître Potnick, répondit Gudule ; je ne me charge pas des voleurs et des étudiants. Encore cette nuit, ces derniers ont fait un sabbat à les entendre jusqu'au Mail. C'était hier leur jour de promenade à Zeyst, où ils allaient entendre le sermon du révérend père Anselme Class. Ce n'est sans doute pas assez pour eux du jeu de la *croze* et de celui du patin en hiver, ils ont arraché vingt enseignes et battu la ronde. Voilà du moins ce que vient de me dire M. Charles.

— Et comment le sait-il ? reprit le mercier d'un air moitié inquiet, moitié courroucé. Réponds, Gudule ; il est donc déjà levé ?

— M. Charles, observa humblement Gudule, aura entendu cette nuit quelque rumeur vers le quai, il aura ouvert la fenêtre et suivi de l'œil ce bel exploit de MM. les étudiants, voilà tout. Du moins, c'est ce qu'il m'a dit, se hâta de poursuivre la servante.

— Il est surprenant, ajouta Potnick, qu'il n'y ait eu moi et vous, Gudule, d'endormis dans ma maison cette nuit. Hélène n'a-t-elle rien entendu ?

— Je ne pense pas ; mademoiselle repose encore. Quant à M. Charles, sa chambre, comme vous le savez, donne sur la ruelle, et c'est par là que ces mécréants ont passé.

— Je lui ai donné cette chambre-là, c'est vrai, comme la

(1) Espèce de festin très usité en Hollande.

(2) Gardes de nuit.